

LYNDA BURGOINE

LE CANADA : S'AFFRANCHIR DE LA CATALOGNE, DU SUCRE D'ÉRABLE ET DU CAVEAU DES ANCÊTRES

Dès son origine, au début du siècle (1903), le quotidien *le Canada* a pour mission de servir de tribune officielle au Parti libéral. Tout au long de son existence¹, le journal montréalais présente les principales caractéristiques d'une presse partisane. On veut rejoindre l'ensemble de la population afin de s'attirer le plus grand nombre possible d'électeurs, mais, possédant en même temps de bons moyens financiers, on cherche aussi à produire un journal de qualité — tant au niveau du contenu que de la forme — susceptible de rejoindre l'élite.

Rédacteur en chef de 1930 à 1934, Olivar Asselin s'emploie à mieux servir cette frange d'électeurs plus cultivés. Il entreprend une réforme journalistique, et propose des chroniques qui visent à rehausser le niveau intellectuel du journal tout en continuant à rejoindre les diverses catégories de lecteurs. Il porte une attention particulière à la langue et se fait un devoir d'accorder de l'importance à toutes les manifestations de la vie littéraire et artistique locale. Sur le plan des idées, Asselin encourage un développement économique et intellectuel exclusivement canadien ainsi que la mise sur pied d'un enseignement

Littératures, n° 7 (1991)

¹ Le journal se sabordera le 7 novembre 1954, après une ultime tentative de prise de distance par rapport au Parti libéral. Du 24 mai au 1er novembre 1954, il paraît sous le nom du *Canada nouveau*.

patriotique. Sa politique éditoriale tend à sensibiliser le lecteur et à l'amener à se forger une opinion précise en lui offrant ample matière à réflexion.

En 1936-1937, *le Canada* s'est affadi considérablement. On semble délaissier la part du contenu qui s'adressait à l'élite intellectuelle, pour se rapprocher davantage du quotidien à grand tirage, sans toutefois y parvenir. En d'autres mots, si racolage il y a, c'est en vain. Dès lors, la position du quotidien est peu enviable. Ni résolument intellectuel, ni franchement populaire, *le Canada* semble courir à sa perte. Alors que les tirages de *Devoir* et de *la Patrie* ne cessent d'augmenter, celui du *Canada* périclité, «comme s'il était impossible de faire du bon journalisme tout en servant un parti au pouvoir» (Beaulieu et Hamelin, 1973-1987, t. IV, p. 166).

C'est Edmond Turcotte qui occupe le poste de rédacteur en chef pendant cette période infructueuse (1934-1937). Après un intermède de cinq ans, il reprend la barre de 1942 à 1947, et s'entoure alors de collaborateurs soucieux de fournir un matériel intellectuel plus riche. Dès lors, une place considérable est à nouveau faite aux questions culturelles.

La présentation du journal reste sobre et soignée: six à huit colonnes sur une page *in folio*, quelques photos — des portraits d'hommes politiques, le plus souvent — jointes aux gros titres de la première page constituant les seuls ornements. Comme dans la presse à grand tirage, la publicité tient une place importante; elle occupe au moins le tiers de la surface du journal.

On se garde cependant de trop verser dans le populaire. On ne publie ni bandes dessinées ni potins de vedettes, et l'on évite le sensationnalisme. Quelques pages seulement sont accordées aux sports, ce qui est une part infime quand on compare avec ce qui se passe à *la Patrie*, par exemple. Dans l'édition du samedi, il trouve sa «page automobile» et elle, sa «page féminine». Par ailleurs, il importe de souligner que le quotidien relate consciencieusement et avec beaucoup d'enthousiasme les faits et gestes des groupes de femmes associés ou non au Parti libéral. Olivar Asselin prend lui-même position, à l'occasion, en ironisant et en se moquant des conservateurs qui voudraient voir les femmes rentrer au foyer. La position du *Canada* en ce qui

concerne la femme semble somme toute assez «moderne». Bien que l'on ne semble pas nécessairement satisfait des changements provoqués par la révolution industrielle, laquelle a modifié le statut et les rôles de la femme, on admet qu'il s'agit d'un phénomène social qu'il faut comprendre et avec lequel il faut composer.

Le dépouillement du quotidien permet de constater certains ajouts au cours de ces quinze années, dont une «Chronique judiciaire», une «Chronique universitaire», et un «Coin des écoliers». L'apparition de ces nouvelles chroniques est sans doute à relier au fait que la population scolarisée tend à augmenter.

La place de la littérature

D'une grande richesse au début et à la fin de la période étudiée, *le Canada* connaît cependant un moment de léthargie vers le milieu des années 1930, après le départ d'Olivar Asselin. La place qu'occupe la littérature dans le journal varie en fonction de la diversité des collaborateurs impliqués.

En matière de création littéraire, *le Canada* n'est pas généreux. La poésie, qui occupe une place importante jusqu'en 1931, disparaît complètement par la suite. Les lectrices de la «page féminine» ont pu se délecter de Lamartine, Hugo, Sully Prudhomme, de même que de quelques poètes canadiens chantres du terroir, tels Nérée Beauchemin et Alphonse Désilets. Outre les contes de Noël en saison, on ne trouve par la suite que quelques extraits épars, entre autres de *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau (8 janvier 1937, p. 2).

Le populaire roman-feuilleton survit jusque dans les années 1940. On y favorise les auteurs anglais et américains les plus prolifiques et les plus en vogue à l'époque. Le roman d'aventures, l'intrigue policière et le récit terrifiant l'emportent nettement sur la littérature sentimentale ou édifiante, comme si l'on voulait insister sur l'aspect ludique de la lecture. Au *Canada*, on n'attend donc pas la guerre et les difficultés d'approvisionnement en provenance de France pour introduire le produit étranger.

On trouve peu de publicité d'éditeurs au début de la période étudiée. La nouvelle culture de consommation, qui fait son entrée dans le monde moderne, obtient plus d'échos. On remarque en effet une publicité abondante faite à la culture de grande diffusion et aux produits culturels qui forment l'industrie du divertissement de masse, tels le théâtre populaire, le cinéma («les vues françaises») ou la chanson. Pendant la guerre, au contraire, des pages entières sont couvertes de notes d'éditeurs (pour la plupart des résumés de parutions récentes).

A partir d'avril 1931, la plupart des articles ayant trait à la littérature paraissent sous la rubrique «La vie littéraire». Du coup, la chronique littéraire, qui figurait jusque-là en page 4, prend suffisamment d'importance pour se retrouver à la une. Puis la chronique occupe bientôt une page complète. C'est dire l'intérêt porté à la littérature, mais aussi l'intérêt que l'on veut stimuler chez le lecteur.

Enfin, *le Canada* publie, pendant ces quinze années, de nombreux reportages et commentaires qui rendent compte des activités marquant la scène culturelle canadienne-française.

L'idée de littérature

Au *Canada*, les collaborateurs se suivent mais ne se ressemblent pas, si bien qu'il est difficile de parler d'évolution. Quoi qu'il en soit, certaines figures vont tour à tour dominer le secteur littéraire et, du coup, y imprimer leur marque, chacun à leur façon.

Le début des années 1930 est fortement caractérisé par un intérêt pour la littérature canadienne-française et ce, malgré Olivar Asselin qui, tout en prenant parti contre le régionalisme, soutient que toute prétention à l'existence d'une littérature nationale est vaine. D'ailleurs, ses opinions quant à la littérature canadienne-française sont en général très négatives: il déplore sa mauvaise qualité, sa pauvreté d'expression et l'étroitesse de son inspiration. Asselin croit cependant que cette littérature, une fois qu'elle se sera dotée d'une valeur propre, pourra se permettre d'être nationale par la nature de ses sujets.

La position d'Asselin, que l'on qualifie de «parisianiste», s'oppose à celle d'Albert Pelletier qui, en 1931, se prononce de

manière intransigeante en faveur de «la langue de la vie». Selon lui, il y a un autre nationalisme littéraire que celui du sujet traité, c'est celui de la «personnalité du style». La vision de Pelletier comme critique se démarque par sa lucidité. Il encourage la naissance d'une littérature autonome, dont l'essor dépend surtout, à ses yeux, de l'éducation. C'est pourquoi il s'insurge contre l'immuabilité du régime présent qui tend, par la «bonne éducation», à former une élite qui s'empresse de renier ses origines et refuse d'admettre la primauté de la culture nationale sur la culture française.

Albert Pelletier a aussi ses défenseurs. Robert Choquette, dans une critique de *Carquois*, le qualifie de «bouc émissaire de la jeune littérature canadienne actuelle» (18 mai 1931, p. 1); il loue cette volonté de se démarquer des positions officielles et ultramontaines, et s'entend avec Pelletier pour promouvoir une littérature canadienne «personnelle». Dans le même sens, Claude-Henri Grignon parle en termes élogieux de l'auteur de *Carquois*, «que tous les classicards et les esprits prévenus redoutent» (10 avril 1931, p. 1).

L'année 1936-1937, comme nous l'avons dit, est marquée par l'effacement relatif des préoccupations littéraires au *Canada*. Les seuls articles dignes d'intérêt sont de la plume de Henri Girard. Outre son intervention élogieuse à propos de Saint-Denys Garneau (30 mars 1937, p. 2), l'apport de Girard — ainsi que l'a montré Esther Trépanier (1986) — se situe surtout du côté de la critique d'art et dans l'insistance à faire valoir l'importance de la création. Selon lui, l'énergie créatrice est en effervescence au Canada, où commence une «ère d'éveil». Il faut donc que les artistes cessent de «radoter» et de peindre des paysages pour enfin tendre à l'universel.

En 1943-1944, enfin, *le Canada* se donne pour rôle de suivre de près le mouvement de l'édition. Sous la rubrique «Le Canada français et le livre», on publie une série d'articles qui visent à renseigner la population sur le très grand essor que connaît alors le marché de l'édition canadienne.

Jean Le Moyne se joint à l'équipe à partir de l'automne 1943. Il y reste jusqu'au printemps 1944 et signe la plupart des critiques littéraires qui paraissent pendant cette période. Ainsi, le

12 octobre 1943 (p. 11), il publie un article très substantiel à retenir comme une page importante de l'histoire de la critique littéraire au Québec. Évoquant certains «signes de maturité dans les lettres canadiennes», Le Moyne situe, en quelque sorte, la littérature canadienne-française sur la voie de l'autonomie. Bien qu'il se dise conscient que les thèmes de la vie nationale vont continuer d'envahir la littérature, il exhorte les écrivains à passer à autre chose: «Tout cela sent le vieux drapeau de zouave, le lilas des amours printanières, la *catalogne*, le sucre d'érable, la *boucane*, le caveau des ancêtres et autres parfums de chez nous.» Il qualifie de «déchets» ces oeuvres dont les «intentions» gâtent toute la matière littéraire.

Le Moyne affirme par ailleurs que le peuple canadien-français, occupé à se forger une personnalité, a trop longtemps ignoré dans sa recherche littéraire et artistique le «jeu pur et la gratuité». Mais si cette littérature n'a exprimé jusqu'alors qu'une vision limitée, à laquelle l'universalité est forcément étrangère, de nouvelles tendances émergent peu à peu qui proposent des oeuvres plus originales, où la personnalité des artistes s'affirme nettement. Il faut voir là, selon le critique, «un signe que les vieux cadres craquent» (13 septembre 1943, p. 5).

L'histoire de nos lettres semble entrer dans une nouvelle phase qui, si elle aboutit à la conclusion que nous souhaitons ardemment, aura été celle de l'affranchissement, celle de l'accession à la maturité et à la liberté intellectuelle.

Or, selon Le Moyne, de toutes les manifestations de la vie artistique et intellectuelle au Canada, il semble que ce soit la peinture qui témoigne le mieux des progrès de la «révolution» en cours.

Son éclatante rupture avec l'académisme nationaliste (comme avec tout académisme) est un scandale réconfortant. Elle nous a donné enfin un art sans mission, sans intentions autres que son propre achèvement, nous avons enfin des oeuvres dues à la seule urgence créatrice.

Borduas, ajoute-t-il, n'est pas moins canadien parce qu'il n'a pas encore peint d'angelus. Pour Le Moyne, qui prône la liberté

et l'authenticité, il devrait en être de même de l'oeuvre littéraire: «Une seule chose importe pour elle, et c'est d'être.» A ce propos, il considère *Regards et jeux dans l'espace* comme «la plus grande et la plus pure» des oeuvres, «exemple remarquable de cette maturité dont nos lettres donnent les premiers signes».

Mais l'avènement de cette modernité est impossible sans la référence appropriée. Il paraît indispensable, selon Le Moynes, qu'un «contact plus étroit, plus profond et plus constant» soit maintenu avec la culture française, sans quoi le peuple canadien-français est voué à une «irréremédiable médiocrité, sinon à la disparition»². Soulignant l'apport considérable des écrivains et artistes français exilés en Amérique, il loue le «puissant courant intellectuel» qui en résulte et qui donne à «notre provincialisme étriqué l'exemple d'un véritable humanisme» (24 janvier 1944, p. 5).

Les diverses tendances qui se manifestent au *Canada* pendant la crise et la guerre, quoique hétérogènes, insistent toutes sur la nécessité de développer une forme littéraire qui se dégage de la «médiocrité». Par une prise de distance à l'égard de la morale, de la religion et du patriotisme, il s'agit de renoncer aux contenus traditionnels et réactionnaires associés à la doctrine conservatrice. Il ne suffit plus qu'un livre soit utile; il doit posséder des qualités esthétiques qui lui permettent de s'affranchir et d'exister pleinement comme oeuvre littéraire.

² La proportion d'ouvrages français recensés par *le Canada* en 1943-1944 (environ 70 %) tend à confirmer cette position.